

# Le 6<sup>e</sup> Festival international sur l'art — Art et académisme

## Un curieux ménage

Marie-Claude Loiselle

---

Number 38, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22332ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Loiselle, M.-C. (1988). Le 6<sup>e</sup> Festival international sur l'art — Art et académisme : un curieux ménage. *24 images*, (38), 27–27.

# INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

## ART ET ACADÉMISME: UN CURIEUX MÉNAGE

par Marie-Claude Loiselle



Jean-Pierre Raynaud de Pierre-André Boutang



Le Corbusier (La chapelle de Ronchamp) de Jacques Barsac

rosse» (landau) finira par dévaler l'escalier, chargé de son bébé et ...d'un «ghetto blaster», cette énorme radio «portative» catapultée là à point nommé, échappée par un Noir... Un vidéo dément qui prouve par l'absurde les possibilités de la technologie.

L'édition de cette année fut plutôt un petit cru, recelant même sa part de films conventionnels ou inaboutis. Ainsi, *Le procédé Fresson* de Jean Réal ne mérite pas vraiment le Prix spécial que le jury lui a aimablement consenti. Le réalisateur s'attarde inconsidérément sur la longue mise en place d'une prise de vue par le photographe Bernard Faucon sur un plateau du Lubéron, avant de nous introduire au procédé de tirage annoncé par le titre, hérité par Michel Fresson de la tradition familiale. Qui plus est, en plus d'être peu loquace sur les possibilités techniques et artistiques propres à ce procédé qui séduiraient tant d'autres photographes, le film nous prive du résultat final de ce long processus de manipulation sur la photo de Faucon! Faut le faire. Le prix du meilleur film est allé à un moyen métrage de Christina Wilcox, *The Nights Belong to the Novelist*, consacré à la romancière australienne Elisabeth Jolley, alors que *Le Corbusier* de Jacques Barsac, qui avait pourtant remporté précédemment le Grand Prix du 1<sup>er</sup> Festival du film sur l'art de Paris, en 1987, n'a rien récolté. □

Devant un phénomène tel que le Festival du film sur l'art, la première question qui vienne à l'esprit porte évidemment sur la fonction d'un tel événement, sur l'utilité de mettre le «cinéma» au service des autres formes d'art. Le médium cinématographique doit-il s'effacer derrière le propos dont il se trouve alors le porte-parole ou doit-il chercher à affirmer sa spécificité face à ses «concurrents»?

Sans verser dans le manichéisme et chercher une bonne ou une mauvaise formule de films sur l'art, n'est-il pas néanmoins légitime de manifester un sentiment d'agacement face à l'académisme à outrance qu'affichent la majeure partie des films de la programmation? La valeur fondamentale d'un tel festival n'est assurément pas dans ce genre de documentaire hyperclassique qui donne l'impression de regarder un film diffusé en remplacement de programme lorsque les techniciens de la télévision sont en grève (*Au père Lachaise, Le fantôme du théâtre, The Training of Painters*), ou dans celui d'un portrait dégoulinant de bons sentiments et de nostalgie (le meilleur exemple est celui du film sur Maria Callas) où, à coup de témoignages et de photos sépias aux coins rongés, on ne fait que gonfler le mythe auréolant déjà l'artiste. Là où ce festival puise sa véritable raison d'être est indéniablement dans des films portant un regard (de constat ou de réflexion) sur la situation actuelle de l'art. (Il ne faut pas oublier que le cinéma lui-même s'y trouve impliqué.) À ce titre, le film de Heinz Peter Schwerfel (*The Third Dimension*) s'avère digne d'attention pour la réflexion qu'il offre sur notre époque dite «post-moderne». L'œil de la caméra à l'affût de l'art-artifice et de son environnement: objets de consommation, vidéoclip, etc., établit un parallèle entre l'œuvre en création (ici la sculpture) et le contexte social dans lequel cette création s'inscrit.

Le film que Pierre Boutang a réalisé sur Jean-Pierre Raynaud est intéressant à la fois pour la marginalité et l'extrême actualité de la démarche de l'artiste. Que fait-on une fois parvenu au point limite de l'épuration de la forme? Raynaud choisit une multiplication schizophrénique de cette forme pure qu'est pour lui le pot de fleurs (lieu de rencontre de la nature et de la culture). Plutôt que d'offrir un portrait documentaire sur l'artiste et son travail avec commentaires redondants à l'appui, Boutang laisse Raynaud s'exprimer lui-même sur sa création. Le résultat en est le très beau témoignage d'un artiste, dont l'existence en retrait de toute vie sociale est aussi, paradoxalement, le sismographe parfait de notre époque caractérisée par la prolifération des objets fabriqués en séries.

Ionesco, dans *Voix et silences*, nous parle de son passage des mots à la couleur: après plus de trente années de création littéraire, celui-ci troque sa plume contre un pinceau. Sur un ton d'humour teinté d'amertume, il exprime son impuissance face aux mots, l'impossibilité de trouver de nouvelles choses à dire. Ce film nous fait ainsi découvrir la face cachée de l'homme et du personnage; de cet homme assez loin de nous pour nous observer d'un œil vif, désarmant de justesse et de précision. Comprise entre la vie et la mort, il parle de la création dans son perpétuel recommencement; l'artiste ne peut que dire ou peindre le moment présent. Face à toute création, quelle qu'elle soit (peinture, littérature, cinéma, etc.). Ionesco à 75 ans vient dire le dernier mot, ou celui qui peut permettre à nouveau à chaque instant d'en dire un dernier: «On ne peut prétendre à l'aboutissement, on peut seulement dire où on en est rendu: le présent.» C'est justement pour ça que des artistes créent et c'est aussi pour cette raison qu'un festival du film sur l'art doit se faire le témoin de la démarche actuelle des créateurs. □